

## Savimbi et l'exercice du pouvoir : un témoignage

**I**L fut un temps où Jonas Savimbi paraissait être la réponse aux grands maux de l'Angola, et peut-être même la clé de nombre des problèmes qui affligeaient l'ensemble de l'Afrique.

Aujourd'hui qu'il est devenu un problème et un danger, on oublie trop facilement que lorsque l'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola) de Savimbi a commencé, au milieu des années 1970, sa résistance à l'imposition à l'Angola par le MPLA (Mouvement populaire de libération de l'Angola) d'Agostinho Neto, Moscou et la Havane d'une dictature marxiste de parti unique, le socialisme « scientifique » était sur un cours qui semblait imparable. Nombre de démocrates de gauche et de libéraux occidentaux avalaient le règne sur des êtres humains du tiers monde de systèmes despotiques qu'ils auraient vomis et condamnés si on les leur avait imposés.

L'Occident encouragea Savimbi à s'opposer au MPLA, aux Soviétiques et aux Cubains, mais son engagement resta assez caché et mesuré pour pouvoir être plausiblement démenti, et sacrifié sans difficulté au besoin. Au début de 1976 Savimbi menait ses forces défaites dans ce qui semblait devoir être l'oubli. Que l'UNITA ait repris le combat avec l'aide des Sud-Africains — offrant ainsi aux gens de gauche des pays occidentaux un frisson de rectitude morale quand ils pouvaient dénoncer la réalité de l'oppression intérieure de Pretoria pour justifier la tyrannie du MPLA — fait maintenant partie de l'histoire. L'Union soviétique s'est retirée, n'existe même plus. Fidel Castro a rapatrié ses troupes et se prépare au naufrage de sa dictature.

Ce point atteint, Savimbi aurait dû réaliser son propre destin — s'il avait mis en pratique les idées et la vision qu'il avait développées depuis des années et qui lui avaient gagné une légitimité auprès de ceux qui n'acceptaient pas — paysans ou cadres, et quelle

que soit leur ethnie — l'arrogance d'un MPLA se prétendant « le seul et unique représentant » du peuple angolais. Mais quelque part le long du chemin il avait déjà semé les graines de sa propre destruction et commencé à trahir la foule de ceux qui l'avaient soutenu parfois à un prix personnel considérable. Et il n'est pas impossible que cela ait commencé dès le début des années 1970 quand l'UNITA combattait encore le maître colonial portugais : c'est alors en effet que des membres éminents de la famille Chingunji qui étaient avec Savimbi à la direction de l'UNITA commencèrent à mourir dans des circonstances mystérieuses.

On le sait maintenant, en 1979-80, Savimbi avait commencé à exécuter ceux qui dans son mouvement osaient le contester — sur quoi que ce soit, la politique et l'économie mais aussi sur le caractère inadmissible de son comportement sexuel ou son droit à dicter à ses proches lieutenants s'ils devaient se marier ou divorcer. Les leaders du clan Chingunji, Jonatão et Violeta, et le courtois secrétaire aux Affaires étrangères de l'UNITA, Jorge Sangumba, furent parmi les premières personnes proches du sommet du mouvement à défier Savimbi à la fin des années 1970. Ils le payèrent de leur vie. Au fur et à mesure que d'autres osèrent dire que l'empereur était nu, les exécutions, les tortures et les incarcérations dans des prisons souterraines se multiplièrent. Les femmes et les enfants de dissidents furent brûlés vifs dans des bûchers publics « pour apprendre aux autres » (1).

Mais ce n'est que ces dernières années que les preuves de « la terreur » utilisée par Savimbi pour imposer sa loi sur le territoire de l'UNITA ont commencé à être claires, après l'exécution de son jeune et brillant secrétaire aux Affaires étrangères, Pedro (Tito) Chingunji, et de sa femme, Raquel, ainsi que des quatre enfants du couple, âgés de un à sept ans.

En 1988, Tito Chingunji — qui était alors le numéro trois dans l'UNITA — était à l'apogée de sa carrière. Il résidait à Washington, était tenu en haute estime aux États-Unis et en Europe de l'Ouest et avait été actif dans la négociation des accords de New York qui avaient amené le retrait d'Angola de Cuba et de l'Afrique du Sud. D'une intelligence et d'un charme remarquables, il avait été capable d'argumenter et de convaincre que la lutte de l'UNITA était une question de démocratie : il commença à gagner des soutiens chez les libéraux blancs et dans les Églises et parmi les hommes politiques noirs aux États-Unis.

Lui-même commençait cependant à vivre à l'époque un traumatisme de plus en plus violent à mesure qu'il découvrait de nouvelles vérités sur Savimbi — une réalité brutale contrastant avec la brillante image héroïque et démocratique du chef de l'UNITA

(1) En français dans le texte.

peinte par les sociétés de relations publiques de Washington, qui m'a moi-même un temps trompé et qui ressort de mon livre sur l'UNITA (2).

Tito Chingunji a travaillé avec moi sur ce livre sur une période de sept ans alors qu'il était en poste à Londres, Paris et Washington. Il est devenu un proche et cher ami de ma famille. Quand nous nous rencontrions il me racontait comment ses parents, ses frères, soeurs, tantes et cousins étaient tués avec une triste régularité dans la guerre civile dans son pays. Les rapports qu'envoyait Savimbi disaient qu'ils étaient morts de morts variées aux mains des armées du Portugal, du MPLA, de Cuba ; Savimbi avait ainsi dit à Tito que ses parents, Jonatão et Violeta, avaient été tués en 1979 au cours d'une offensive du MPLA dans la province centrale de Huila où ils étaient professeurs dans une école de brousse de l'UNITA.

A un moment de 1983, Tito commença à recevoir des informations sorties clandestinement d'Angola par des parents, selon lesquelles Jonatão et Violeta n'avaient pas été tués par le MPLA, mais qu'ils avaient péri au cours d'un spectacle d'horreur digne d'une pièce de Shakespeare. Il commença ses propres investigations sur la mort de ses parents. En 1988 il les avait terminées : en septembre, il me téléphona à Londres, me demandant de prendre un avion pour Washington pour lui parler. Comme je lui répondais qu'il n'était pas dans mes habitudes de sauter dans un avion et de traverser l'Atlantique séance tenante, il me dit que c'était une question de vie ou de mort qui ne pouvait être discutée au téléphone.

A Washington, il me dit d'abord que les choses à l'intérieur de l'UNITA étaient plus compliquées que ce qu'il m'avait jusqu'ici expliqué. Puis : « *Chaque fois que je retourne à Jamba (3), je me demande si j'en sortirai vivant ou si on me tuera.* » A propos de la mort de ses parents, Tito me dit : « *J'ai appris qu'ils ont été battus à mort sur ordre de Savimbi. Mes frères et soeurs et leurs femmes et maris sont en prison et ont été sévèrement battus. L'une de mes soeurs, Xila, a été exécutée.* »

Tito revint alors en arrière, vers la fin des années 1960 et le début des années 1970. Alors l'Angola était encore une colonie portugaise. La résistance de l'UNITA comportait à l'époque deux branches : dans la brousse une petite bande de guérillas formées à la chinoise dirigée par Savimbi, et dans les villes contrôlées par les Portugais un mouvement clandestin, dirigé par Jonatão et Violeta Chingunji, qui se chargeait de la recherche des renseignements et de la fourniture de caches.

(2) Cf. F. Bridgland, *Jonas Savimbi: A Key to Africa*, Londres, Coronet, 1987.

(3) Le quartier général de l'UNITA pendant la guerre, dans le Sud-Est de l'Angola.

Jonatão, qui, selon Tito, était un homme rigoureux et profondément religieux, poursuivait son travail de professeur dans une école de mission tout en envoyant ses nombreux fils lutter dans la brousse avec l'UNITA. *« Mon père était une forte personnalité et il n'hésitait jamais à critiquer Savimbi sur beaucoup de sujets — par exemple sur son interprétation des principes écrits du parti »,* dit Tito. *« Il désapprouvait de plus en plus la façon méprisante dont Savimbi se conduisait avec les femmes. Savimbi prenait des femmes de partout et à tout le monde, et on peut trouver les enfants qu'il en a eus dans toutes les régions de l'UNITA. »*

En 1976, après la victoire du MPLA, Jonatão et Violeta s'enfuirent des villes avec des dizaines de milliers d'autres sympathisants de l'UNITA partis rejoindre les guérilleros dans la brousse.

*« Des rumeurs avaient longtemps circulé que quatre de mes frères qui étaient dans la guérilla avaient été tués sur ordre de Savimbi »,* me dit Tito, *« Je n'y avais pas cru »*. Tito avait vécu aux côtés de Savimbi de 1974 à 1978 des aventures incroyables et vouait à cet homme une admiration sincère. *« Ensuite, j'ai appris que mes frères et soeurs encore vivants avaient été arrêtés, et ils m'ont fait parvenir des messages [quand Tito était en poste à Washington] disant que les gardes du corps de Savimbi avaient battu nos parents à mort. »*

Selon Tito et des transfuges de l'UNITA, Jonatão et Violeta furent tués après avoir voyagé plusieurs centaines de kilomètres jusqu'à Jamba pour exposer à Savimbi leur conviction que c'était lui qui avait ordonné l'assassinat de leurs fils, dont deux étaient des successeurs potentiels à la direction de l'UNITA si Savimbi mourait. Savimbi se mit en rage et fit enfermer ce couple de vieilles gens, avec tous leurs fils et filles survivants et d'autres parents, dans une « prison de réhabilitation ». Jonatão et Violeta furent torturés et battus jusqu'à ce qu'ils meurent. Selon le récit que me fit plus tard un important représentant de l'UNITA en Europe, ils furent ensuite plusieurs fois écrasés par un camion Volkswagen de deux tonnes.

Tito continuant à me livrer ses découvertes et ses conclusions, je lui demandai ce qu'il me suggérait de faire avec cette masse d'informations. Il me dit que c'était pour le moment confidentiel : soit il me dirait quand je pourrais en faire état, soit, s'il arrivait quelque chose de grave, je saurais que le temps était venu de le rendre public.

Tito me dit qu'il avait prévenu Savimbi de ce qu'il avait trouvé, et que celui-ci avait admis les assassinats et s'était repenti. Il pensait que Savimbi était un « autre homme ». Il était aussi convaincu qu'il était à l'abri d'une vengeance du fait de l'importance de son travail diplomatique à Washington et il se sentait protégé par la foi chrétienne à laquelle il était revenu quand il avait appris la mort de ses parents. Alors qu'allaient être signés les accords de New

York de décembre 1988, l'Angola semblait au bord de la paix, et les deux hommes s'étaient entendus pour permettre au mouvement de traverser la transition menant aux élections.

En novembre 1988, Tito et tous les représentants de l'UNITA à l'étranger furent rappelés à Jamba. Beaucoup de gens conseillèrent à Tito de ne pas s'y rendre de peur de ne plus en revenir. Il ne tint pas compte de ces conseils et repartit pour l'Afrique — pour la dernière fois.

Quand son retour à Washington, où il avait laissé toutes ses affaires, commença à tarder, je fus assailli d'appels venus d'Europe et d'Amérique, et particulièrement de ses amis noirs liés à l'Église, me demandant de faire un voyage privé à Jamba pour savoir comment il allait. J'acceptai de le faire.

La nuit du 21 décembre 1988, on me fit entrer, à Jamba, dans une case de conférence ronde. Savimbi était assis sur une grande chaise rouge faisant face à 13 membres de son Bureau politique. Tous les hommes du Bureau politique portaient une arme au côté et il y avait des gardes armés de AK-47 à l'extérieur de la case. Depuis le retour de Tito à Jamba, l'UNITA avait annoncé qu'il avait été démis du Bureau politique et de sa responsabilité de secrétaire aux Affaires étrangères ; il était pourtant assis au milieu des hommes du Bureau politique en uniforme. Il était manifestement extrêmement nerveux. Son visage était tiré, blanc et hanté et je pus voir que ses yeux étaient gonflés de larmes.

On m'invita à m'asseoir à la droite de Savimbi. Je dis que j'étais venu voir ce qu'il en était de Tito, au nom de beaucoup d'autres gens que moi et parce que depuis le temps où nous avions travaillé ensemble sur mon livre j'en étais venu à le considérer comme mon frère.

Savimbi explosa comme je ne l'avais jamais vu faire, et hurla contre moi pendant près de deux heures. « *Tu es venu ici pour m'insulter* », hurla-t-il. « *Crois-tu que tu puisses encore venir comme ça en Afrique avec ton paternalisme, pour te mettre en avant et dire que Tito est ton frère, et lui causer comme ça de gros ennuis* ».

« *Notre lutte est quelque chose de grand, plus grand que ton livre. Ton livre est peut-être épais, mais c'est une toute petite chose dans l'histoire de notre lutte.* »

A un moment, bizarrement — bizarrement car je n'avais fait aucune allégation dirigée contre lui —, Savimbi tendit soudain la main gauche, paume en haut, vers son Bureau politique et dit : « *Je peux vous dire qu'il n'y a pas une goutte de sang sur ma main. Oui, il est vrai que les parents de Tito ont été assassinés, mais pas par moi. Et ces histoires que les frères de Tito ont eux aussi été tués par moi sont des mensonges... Tu rends impossible que Tito se mette à son nouveau travail. Il est dans un état de nervosité extrême, com-*

*plètement bouleversé, et se demande chaque jour quelle autre histoire va être inventée pour le séparer de ses frères ».*

Au sommet de sa rage, Savimbi montra Chingunji du doigt et me défia : *« Voilà ton ami Tito. Et maintenant, que veux-tu faire avec lui ? Tu veux aller discuter seul avec lui dans une pièce ? Ou bien l'emmener vraiment et être garant de sa sécurité ? »*

A deux ou trois occasions, Tito interrompit pour faire des commentaires décousus sur le thème : *« Toi, Fred Bridgland, tu dois savoir que toi et d'autres dans ton genre vous êtes en train de me créer de gros problèmes avec ces histoires complètement fausses. Tu sais très bien que dans les conversations que tu as eues avec moi, a toujours été affirmé que M. le Président est une étoile brillante, qui m'a appris tout ce que je sais en politique... »*

Et d'autres choses de ce genre. Il était clair pour moi que Tito luttait pour sa survie. A un moment, Jorge Valentim, le secrétaire à l'Information de l'UNITA — obséquieux et connu comme « le boucher de Lobito » pour les exécutions de masse de sympathisants du MPLA qu'il ordonna dans cette ville en 1975 — se pencha sur Tito, lui frappa sur le genou et dit : *« Ces impérialistes n'ont pas seulement semé tous ces mensonges sur ta famille, ils étaient aussi en train d'essayer de nous diviser en écrivant des mensonges comme "Tito est l'homme le plus intelligent de l'UNITA, c'est lui le plus malin". »* Tito, au bord des larmes, fit signe de la tête qu'il était d'accord avec Valentim.

C'était une situation atroce, mais je n'avais pas besoin d'en savoir plus. Maintenant, il fallait sortir de là. Savimbi changea soudainement d'humeur. Il me demanda pardon s'il m'avait insulté et suggéra que j'embrasse chaque membre du Bureau politique. Comme un acteur dans une pièce surréaliste, je le fis. Rentrant vers ma case sous les millions d'étoiles brillant comme des diamants dans le ciel africain, j'entendis derrière moi le rire du Bureau politique.

Je ne revis jamais Tito. En mars 1992 Tony da Costa Fernandes, co-fondateur de l'UNITA en 1966 avec Savimbi et successeur de Tito comme secrétaire aux Affaires étrangères, quitta le territoire de l'UNITA et fit défection. Avec lui abandonna le mouvement le ministre de l'Intérieur, Miguel N'Zau Puna, qui avait été pendant près de vingt ans le numéro 2 de Savimbi.

Fernandes et Puna déclarèrent que Tito Chingunji et sa famille avaient été exécutés sur ordre de Savimbi en août de l'année précédente. Tito avait 36 ans quand il mourut. Parmi les accusations grotesques portées contre lui par Valentim et d'autres lors d'une parodie de procès, on dit qu'il avait comploté avec moi et la CIA pour assassiner Savimbi avec un poison extrait d'un caméléon. La sœur jumelle de Tito, Helena, son mari Wilson dos Santos, repré-

sentant de l'UNITA à l'important poste de Lisbonne, et leurs enfants furent exécutés en même temps.

Fernandes et Puna confirmèrent les meurtres de beaucoup d'autres « dissidents » de l'UNITA. Parmi eux Antonio Vakulukuta, Mateus et Aurora Katalayo. Vakulukuta était un étudiant et un chef du groupe cuanhama qui vit des deux côtés de la frontière angol-namibienne. Il rejoignit l'UNITA au milieu des années 1960. Il fut battu et on le laissa mourir dans son sang après qu'il eut mis en cause la coopération de Savimbi avec la *South African Defence Force* dans des attaques contre des villageois cuanhama namibiens. Mateus Katalayo, un dirigeant de guérilla exceptionnel et qui ne cachait pas ce qu'il pensait, fut abattu. Sa femme Aurora, hémato-logiste formée en Suisse, fut ensuite accusée par Savimbi d'être une sorcière et fut brûlée publiquement sur un bûcher avec sa fille de 12 ans, M'Bimbi, et un jeune fils en 1983. Fernandes, qui assista à cette mise au bûcher, dit que ce fut la chose la plus horrible qu'il ait jamais vue, et qu'à partir de ce moment-là son unique souci fut de préserver sa propre vie.

Les assassinats de gens de la valeur des Chingunji, des Katalayo, dos Santos, Sangumba, Vakulukuta et beaucoup d'autres, ainsi que les défections de Fernandes et N'Zau Puna, ont certes débarrassé Savimbi d'hommes qu'il percevait comme des menaces. Mais il y a aussi perdu ceux-là mêmes qui auraient pu le plus efficacement porter le message de l'UNITA à Luanda, capitale du pays et place forte du MPLA, pendant la campagne qui précéda les premières élections multipartites générales de septembre 1992.

Savimbi pouvait alors compter sur le bloc presque compact de voix des Ovimbundu du plateau central, soit 35 à 40 % de la population angolaise. Pour gagner, il avait besoin de gagner des voix dans la population kimbundu de la capitale et de son arrière-pays. Et il avait de bonnes chances d'y arriver si le message était correctement ajusté ; en effet le MPLA était rongé par la corruption, sa gestion économique avait été catastrophique et il avait lui-même son propre sinistre tableau d'abus en matière de droits de l'homme. Mais les informations sur les exécutions de Chingunji et d'autres que Fernandes et N'Zau Puna amenèrent à Luanda firent peur aux gens de la capitale. Et Savimbi se les aliéna plus encore en faisant campagne à Luanda en grand uniforme de guérilla et dans un style militariste, et en les menaçant des pires conséquences s'ils rejetaient l'UNITA. Jamais Savimbi n'aurait eu autant besoin alors des charmes subtils de celui qu'il avait fait assassiner, Tito Chingunji.

L'UNITA perdit de peu les élections. Savimbi reprit la guerre. Mais il avait perdu trois autres de ses meilleurs lieutenants avant qu'ils puissent sortir de Luanda et gagner la brousse : le vice-président de l'UNITA, Jeremiah Chitunda, brillant géologue formé aux États-Unis qui avait été contraint par Savimbi à divorcer de

sa femme nord-américaine pour épouser une Angolaise choisie pour lui par le chef de l'UNITA, fut assassiné par des policiers du MPLA avant d'avoir pu s'enfuir de la capitale. Et les deux brillants chefs des renseignements de l'UNITA, Peregrino Wambo Chindondo et Abel Chivukuvuku, furent capturés. Chivukuvuku, qui avait été chargé après la mort de Tito Chingunji d'éliminer ceux qui sympathisaient avec celui-ci des sommets de l'organisation, fut gravement blessé et est en prison domiciliaire à Luanda. Wambo a fait acte d'allégeance au MPLA et est plus libre de ses mouvements.

Pour mener les négociations de paix de Lusaka, Savimbi a fait appel à divers hommes dont il est sûr, particulièrement Jorge Valentim et le représentant du mouvement aux États-Unis, Marcos Samondo. Les représentants de l'UNITA à Londres, Washington et Genève, d'esprit relativement plus indépendant et soupçonnés par Savimbi de maintenir des liens avec les sympathisants de Chingunji, furent exclus des principales négociations. Valentim et Samondo n'ont ni le mandat ni la capacité de se déterminer seuls pendant les pourparlers.

Le président de Côte-d'Ivoire Félix Houphouët-Boigny avait enjoint à Savimbi de signer un accord de paix avec le MPLA au début de 1994 quand l'UNITA était encore dans une position militaire relativement forte ; Savimbi n'écoula pas ce conseil, et Valentim fit traîner les choses à Lusaka et Samondo fit de même à l'Organisation des Nations unies à New York.

La conséquence fut que l'UNITA perdit du terrain sur le plan militaire et que sa position dans les négociations en fut affaiblie. Beaucoup des régions diamantifères qui fournissaient ses ressources à Savimbi sont repassées sous le contrôle du MPLA. Tandis que les capacités militaires du gouvernement s'améliorent jour après jour, les problèmes de logistique et de soutien international de l'UNITA s'aggravent. C'est en position de faiblesse que Savimbi doit maintenant signer un accord. Les défections continuent : la dernière est celle de son ancienne secrétaire aux Finances, Georgina Clara Sapalalo, la femme de Bok Sapalalo, chef du staff personnel de Savimbi.

Significativement, les dirigeants militaires de l'UNITA que Savimbi n'a pas osé toucher au cours de ses purges politiques ont de plus en plus pris l'initiative dans les négociations. Les hommes-clés sont le brillant commandant de l'armée de l'UNITA, le général Ben-Ben Arlindo Pena, et le tenace commandant du front Nord, le général Antonio Dembo, qui n'a cessé de menacer le MPLA presque jusqu'aux portes de Luanda.

Tout règlement de paix en Angola sera précaire. Mais des hommes comme Pena et Dembo pourraient facilement être absorbés dignement, en soldats, dans un nouveau système. Les politiques



de l'UNITA, dont Savimbi, auront, eux, du mal. Beaucoup de monde, tant dans le MPLA que dans les rangs de l'UNITA, voudra se venger de « la terreur », dont toute l'histoire reste à conter.

**Fred Bridgland**

*Journaliste au Sunday Telegraph de Londres  
Johannesburg, septembre 1994*

*(Traduit de l'anglais par Christine Messiant)*